

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Édition Quotidienne. Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00. POUR L'ETRANGER \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30.

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Édition Hebdomadaire. Un An 6 Mois 4 Mois 3 Mois. POUR LES ETATS-UNIS \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75. POUR L'ETRANGER \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$1.00.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 5 FEVRIER 1907

80ème Année

FEU BERANGER!

Bientôt l'œuvre de Béranger tombera dans le domaine public. Sans doute quelque éditeur tentera alors de faire relire des refrains oubliés.

Il faut se souvenir encore que Napoléon ler fredonnait en riant les premiers couplets de Béranger, que les 10,000 francs d'amen-

de infligés au poète sous le ministère Martignac furent payés par souscription nationale, que les journaux de juillet, prirent conseil de celui dont l'âme vanaient d'être les amis, et que 200,000 voix, en 1834, élurent comme représentant du département de la Seine, le petit vieillard qui ne voulait "rien être".

Il faut se souvenir enfin que ce chanteur de Lisette eut les funérailles d'un grand poète. Les honneurs que, trente ans plus tard, la France voulait rendre à Victor Hugo furent accordés au chansonnier.

On peut démentir les causes d'un succès si persistant, et pour quoi Béranger connut l'extême célébrité.

Avec une habileté que n'ont pas eue tous les poètes, il avait su agencer sa renommée, la régler, la contenir au point où elle était rapidement parvenue. Il avait compris l'opinion qu'on avait de son talent et de sa personne, et il s'entendait fort bien à grouper les éléments dont se batusait sa popularité.

Il composait en acteur très conscient de ses effets, sa silhouette de bonhomme railleur, goguenard, grivois, frondeur, prêt à s'attendrir devant le "Dieu des bonnes gens", mais prêt à décocher de sourdes épigrammes sur la soutane du prêtre ou le manteau du prélat. Il avait soin de rappeler, souvent qu'il était le fils d'un tailleur et "la tée" à son berceau, "qui n'était pas de fleurs", lui avait promis un destin fort humble: "Béranger d'auberge, imprimeur et commis".

Journaliste du refrain, servi par un sens très aigu de l'actualité, il devinait le moment propice à la satire, l'instant où la caricature de la "marquise de Prentaille" plairait à la foule irritée par le retour des émigrés. L'heure où il fallait évoquer la Mort de Sainte-Hélène, et les habits bleus par la victoire usés.

Si l'on parcourt ses lettres, à des intimes et à ses éditeurs on peut constater combien ce faux-neuf faisait réflexion on avait de risquer un geste, lancer un mot, publier une chanson, donner un nouveau recueil. Il se gardait bien d'être trop fécond, laissait le public désirer ses poèmes et les curieux se tourner vers sa retraite. Il n'était pas fâché qu'on le crût occupé à peindre et repolir ses œuvres, comme un Horace dont la villa de Tibur eût été Sainte-Pélagie.

C'était une force que de savoir garder le silence et ne pas trop répandre sa verve; Béranger eut encore un autre secret pour rester populaire.

Il demeura pauvre, avec patience et logique; il négligea toutes les occasions de fortune que ses amis s'ingéniaient à faire naître. En vain le gouvernement de Juillet, qui se croyait son débiteur, voulait lui faire accepter des places considérables. Béranger refusa de diriger l'imprimerie Royale qu'il fit donner à Lebrun; il refusa le ministère de l'Instruction publique, en riant: "Voyez-vous d'ici, disait-il, un grand maître de l'Université qui ne sait pas le latin!"

Il avait compris que la pauvreté était nécessaire à son succès, et qu'un Béranger parvenu et renté plairait moins au peuple. Mais pour calculé que soit son désintéressement, il est encore assez rare pour paraître noble. Notre temps doit l'apprécier, nous en avons vu devenir grands maîtres de l'Université des gens qui ne savaient pas le français.

Il devait à ses chansons de rester un vieil étudiant, et dans ses dernières années, il n'était descendu du grenier célébré par lui que pour occuper, 5, rue de Vendôme, un appartement de huit cents francs, que peuplaient quelques meubles fatigués et médiocres, un lit de fer, un canapé encombré de livres, un bureau-secretaire qui périsait de vieillesse.

Il vivait là avec Lisette—une madame Judith qui mourut à quatre-vingts ans: elle ne l'avait pas quitté depuis cinquante-neuf années. Il expira quelques semaines après elle, une fois de plus accordant sa vie à l'idée que ses vers en avaient donnée, et fidèle à sa propre légende.

Cette légende, elle est aussi oubliée de nous que l'œuvre du chansonnier. Le temps pour lui a été inexorable.—Un jour on avait prié Lamartine d'écrire quelques vers sur un album: le grand poète, lassé de tout, même de la poésie, même de la gloire, traça ce quatrain:

Dans ce cimetière de gloire, Vous voulez me rendre à quel bon? Pendant que j'écris ma mémoire, Le temps pulvérise mon nom.

Béranger, prié à son tour d'inscrire quelque pensée sur l'album sous le quatrain du grand rêveur, écrivit ces rimes:

Si le temps, pour prouver jusqu'où va son empire, Pulvérise en effet le beau nom que voilà, Qu'il daigne sur ces vers, que j'ose encore écrire, Jeter un peu de cette poudre-là.

Il semble que ce désir d'un homme d'esprit ne fut guère exaucé: ce n'est pas cette poudre glorieuse que le temps a parsemée sur ses chansons, mais une poussière lourde qui ternit et qui efface.

Un Baptême A Sainte-Hélène.

Le 18 juin 1816 naissait, à Longwood, Napoléonne Marie-Hélène Charlotte, fille du général comte de Montholon-Sémonville et de sa femme, née de Vassal, dont les "Souvenirs de Sainte-Hélène" ont été publiés il y a quelques années, par le comte Fleury.

Cet enfant de l'exil vient de mourir à Aix, dans l'hôtel d'Albertas, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et c'était assurément la seule personne au monde qui pût se souvenir de Napoléon à Sainte-Hélène. Elle avait gardé l'impression très vive de ses premières années et parlait volontiers du grand Empereur.

Elle avait épousé en premières noces le vicomte de Oudéac de Kergoualer, et, en secondes noces, le comte de Bonhils de Rochon de La Peyronne.

Son père et sa mère, qui étaient fort jolis, avaient suivi Napoléon à Sainte-Hélène, à bord du "Northumberland", avec le général Bertrand, grand maréchal du palais, le général comte Gourgaud, le général comte Las Cases, chambellan, qui n'avait pu suivre l'Empereur que comme civil, les ordres du gouvernement anglais n'accordant à l'exilé que trois officiers comme compagnons de voyage.

La comtesse Bertrand avait suivi son mari, non sans protester contre l'exil volontaire de celui-ci, mais une fois résolue, elle était devenue, avec Mme de Montholon, le charme de Longwood. Elle ne l'habitait pas cependant, comme Mme de Montholon, et résidait avec son mari dans une petite villa à un mille de distance. Elle était de tous les dîners du dimanche et venait tous les jours tenir compagnie à l'Empereur.

Ce n'est pas chose facile que cette compagnie. L'Empereur se promène souvent dans son jardin, où travaillent cinquante Chinois, et il marche pendant deux heures, avec Mme de Montholon on Mme Bertrand, à parler, à s'arrêter pour expliquer, pour expliquer, ne cessant jamais, et quand, épuisée de fatigue, Mme de Montholon essaie de s'échapper, il s'en aperçoit et la retient sans pitié.

Dans le salon, l'après-midi, il faut l'écouter lire ou traduire, sans déclamation, estropiant les mots et les vers, disant "Sylla" pour "Cinna", et relisant si

souvent "Zaire," qu'à la fin Mme de Montholon projette d'égarer le livre, pour ne plus entendre cette éternelle lecture.

Pendant ce temps et pendant les parties d'échecs avec Gourgaud, qui ne se laisse pas battre volontiers, ou Montholon qui le gagnerait facilement et se laisse battre, ceux qui ne jouent pas doivent rester debout, et le supplice est dur.

Mme de Montholon et son mari habitent les appartements qui sont au nord des nombreux rez-de-chaussées qui composent Longwood. L'appartement est humide, et il y fait faire du feu quand il pleut; les rats pullulent et aussi les punaises et les moutaques. Tout est apporté d'une humeur égale, par dévotion pour l'Empereur, qui a cruellement souffert de son internement, et qui de jour en jour voit se rétrécir le cercle de sa prison.

Les sentinelles anglaises entourent le domaine et elles se rapprochent des que le nuit tombe. Cependant, c'est un événement que la naissance d'un enfant dans cette prison. L'Empereur s'élève vivement à la santé de Mme de Montholon; il fait prendre tous les jours de ses nouvelles, et il l'embrasse quand elle vient à Longwood; l'Angleterre n'a pas cru que Napoléon fût religieux, et il faudra, un peu plus tard, la pressante démarche de l'exilé auprès de son oncle, le cardinal Feuch, et par celui-ci, auprès du Pape, pour obtenir l'envoi d'un aumônier.

Qui donc baptisera l'enfant? Après bien des pourparlers, on reconnaît que tout chrétien a le droit de baptiser, et que le baptême d'un ministre protestant, s'il est donné dans la forme voulue, est aussi valable que celui du prêtre. On fait donc venir de James-Town un jeune clergyman, lorsque Mme de Montholon peut se relever et reprendre sa vie habituelle.

Il arrive de bonne heure à Longwood; il est présenté à l'Empereur dans la grande galerie qui lui sert de cabinet de travail, où il se promène fréquemment en tenue du matin, longue robe de chambre blanche à deux rangs de boutons, pantalon fermé sur le pied et mouchoir noué sur la tête. Il y a un billard dans cette galerie, mais c'est à peine si Napoléon en possède parfois les billes dans les blouses. C'est pour lui une table excellente sur laquelle il peut étaler ses cartes, tout en dictant ses mémoires au général Gourgaud.

Ce jour-là cependant, après s'être levé entre cinq et six, comme d'habitude, et avoir fait sa promenade à cheval avec Gourgaud, qui est chargé des écuries il a pris son bain et a revêtu son costume de jour: habit vert, culotte blanche, bas de soie, souliers à boucle et tricorne à coar-de tricolore.

Il reçoit le jeune clergyman avec douceur et bienveillance, et fait entrer tout le monde pour la cérémonie. Elle est brève et montre un peu de gêne chez tout le monde. Un procès verbal est si-gué, constatant que l'Empereur est parrain et la générale Bertrand marraine.

Le clergyman est invité à déjeuner, car l'Empereur qui habite le même déjeune seul dans sa chambre, sur un guéridon, a invité tous ses compagnons d'exil pour ce jour-là.

Le fidèle Cipriani, maître d'hôtel, est à son poste, ouvrant les portes de la salle à manger où se tiennent immobiles six des douze valets de pied qui l'ont recruté parmi les matelots anglais et qui ont consenti à revêtir la livrée de l'Empereur. Leur chef est un Lucquois, Gentilini, qui a la confiance de l'Empereur, avec Marchand, premier valet de chambre, qui sera fait comte par testament.

Sur la table apparaît la vaisselle d'argent, que l'Empereur n'a pas encore donné l'ordre de briefer, dans un mouvement d'humeur, et qui d'ailleurs ne sera pas brieffée.

Après le déjeuner, le clergy-

man disparaît, et dans l'intimité du salon, Mme de Montholon et Mme Bertrand osent se plaindre de l'absence d'un aumônier catholique. L'Empereur écoute, étonné, et son étonnement augmente quand il entend les généraux et le comte de Las Cases exprimer les mêmes sentiments. C'est une révélation pour lui; il croyait son entourage ennemi de la religion, et il lui découvre les mêmes sentiments qu'il a dans son for intérieur. Il s'en réjouit et c'est de ce jour qu'il prend la résolution d'écrire à Rome.

A quatre heures, il monte en calèche attelée de six chevaux, avec le général et Mme Bertrand, et M. Las Cases. Le général Gourgaud et le comte de Montholon sont à cheval aux portières, et au galop, l'Empereur fait deux ou trois fois la promenade qui lui est permise dans l'île. Mme de Montholon reste auprès de son enfant.

On rentre pour la partie d'échecs, ou due à huit heures, on oade encore au salon, et l'Empereur se retire à dix heures, pour se coucher à minuit.

Quelques mois plus tard, arrive de Rome le vénérable abbé Bonavita, un Corse octogénaire, qui n'a pas craint d'affronter, pour l'Empereur, un si long et si pénible voyage. C'est lui qui refait, "sous condition," la cérémonie du baptême, et Napoléon, comme parrain, récite le "Credo" avec une foi qui n'étonne personne.

Ainsi a été baptisée, à Sainte-Hélène, celle qui vient de mourir.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Une avalanche dans le sud de la France.

Tarbes, France, 4 février.—Une avalanche de neige, dans la soirée du 2 février enleva, une partie du village de Barèges, Hautes-Pyrénées.

Le Casino et vingt maisons ont été détruites. Plusieurs personnes sont ensevelies sous la neige.

Une compagnie de sauveteurs est partie ce matin de Tarbes pour Barèges.

Barèges est une petite ville du département des Hautes-Pyrénées, commune de Betpouey. Elle est située sur le Bastan, affluent du Gave de Pau.

C'est une station thermale renommée pour ses eaux sulfureuses, dont le traitement est recommandé à de nombreux malades. Outre le Casino qui en est fréquenté par une nombreuse clientèle étrangère, Barèges possède un Hôpital militaire et de nombreux hôtels de premier ordre.

Le procès Thaw.

New York, 4 février.—A l'ouverture de l'audience du procès Thaw, ce matin, l'assistant attorney de district Garvan a prononcé le réquisitoire contre l'accusé.

M. Garvan après avoir félicité la cour d'avoir rapidement mené à bien l'œuvre de formation du jury a en quelques mots retracé le but de la loi qui, a-t-il dit, n'est pas de tirer vengeance mais simplement de sauvegarder la sécurité de l'Etat.

Il a ensuite appuyé sur l'importance du cas et a demandé que la loi fut strictement observée en cours des débats afin qu'un verdict impartial put être rendu.

M. Garvan a ensuite brièvement retracé les événements qui ont précédé le meurtre de White dans la soirée du 25 juin 1902, et a déclaré que l'acte de Thaw avait été prémédité et accompli d'une façon délibérée.

Il s'est avancé au devant de

Advertisement for Uneda Biscuit. Text: "Au Nom du Bon Sens, de ce gros bon sens que nous possédons tous, comment pouvez-vous continuer à acheter des biscuits soda ordinaires, rassis et poussiéreux comme ils doivent l'être, quand pour 5c vous pouvez avoir Uneda Biscuit sortant du four, protégé contre la poussière par un paquet dont la beauté seule vous met en appétit. NATIONAL BISCUIT COMPANY"

Advertisement for Vente de Lots de Marchandises de l'Armée des E.-U. Text: "Vente de Lots de Marchandises de l'Armée des E.-U., 616 RUE DU CANAL, N. O. Drap Bleu Marine tout laine, 56 pouces de large, la yarde... \$1.25. Pantalons d'Armée, tout laine, la paire... \$2.25. Habit en Coton Khaki, la pièce... \$1.00. Soulier du Gouvernement, tout neuf, la paire... \$1.25. Habits en Drap, de la meilleure qualité, la pièce... \$2.25. Habits de Toile Blanche, la pièce... 75c. Habits de Coton Blanc, la pièce... 25c. Grands Sacs en toile à voile, avec courroies, la pièce... 65c. Cordes tout Laine pour ouvrages de fantaisie... 25c. Ponchos en Caoutchouc ou manteaux de pluie... 70c. Couverture d'Armée tout Laine... \$3.25. Selles d'Armée Complètes avec Bridés... \$6.50. Caleçons en Coton... 25c. Curiosités et un Grand Lot d'Articles Intéressants et Curieux. Ouvert le Jour et le Soir pendant 2 Semaines seulement. W. S. KIRK, 616 rue du Canal."

l'architecte qu'il avait résolu de louer, et lui a logé une balle dans le cerveau," a dit M. Garvan. "Au premier coup de feu Stanford White était mort, mais Thaw voulait assurer la mort de son ennemi tira une seconde, puis une troisième balle sur ce corps sans vie, puis froidement, avec un geste qui démontait qu'il venait d'accomplir son but, fit face à la nombreuse audience qui se trouvait ce soir là dans le théâtre du Madison Roof Garden." Ce réquisitoire prononcé d'un ton froid, dura à peine dix minutes. Pendant toute sa durée, Thaw, la tête enfoncée dans les mains garda une immobilité complète. Au moment où M. Garvan reprenait son siège le district attorney causa une surprise en demandant à la cour d'ordonner l'exclusion de tous les témoins à l'exception des experts. Avec quelque hésitation, et après avoir consulté les avocats de la défense Mmes Thaw, mère et femme de l'accusé, qui toutes deux seront appelées à déposer en témoignage, quittèrent la salle des débats. Mme Thaw mère entra immédiatement à son hôtel. Le départ de sa mère et de sa femme sembla causer un grand abattement à l'accusé. L'audition des témoins commença immédiatement. Une nouvelle surprise était réservée à la cour lorsque la poursuite annonça que son premier témoin était M. Lawrence White, fils du défunt architecte. Lorsque ce témoin s'approcha de la barre une vive rougeur recouvrit les traits de Thaw qui tint constamment les yeux baissés pendant la durée de l'interrogatoire. La déposition du fils de la victime fut brève. Il déclara qu'après avoir dîné avec son père au Café Martin, dans la soirée où le crime fut commis, il l'avait quitté et s'é-

tait rendu avec un ami au théâtre: Il ne devait pas revoir son père vivant. Les avocats de la défense n'ayant manifesté aucune intention d'interroger le témoin, il fut autorisé à se retirer. M. Warner Paxton, second témoin du Madison Square Garden. Il a assisté au drame et à l'arrestation de Thaw. M. Meyer Cohen, auteur lyrique, troisième témoin, était au Madison Square Garden le soir de la tragédie et a vu Thaw pour la première. Ce témoin a retracé la position occupée dans la salle du théâtre par la victime et son meurtrier et a donné des détails sur la façon dont le crime fut accompli. M. Cohen n'a pris aucun part aux événements qui suivirent le meurtre. Deux autres témoins furent encore interrogés puis le juge Fitzgerald annonça une suspension d'audience jusqu'à 2 heures de l'après-midi. New York, 4 février.—A 2:05 heures à la reprise de l'audience M. Gleason, avocat de la défense prit la parole pour présenter le cas de son client au jury. Les remarques faites par M. Gleason font supposer que la défense plaidera l'aberration mentale momentanée. Mort de la fille aînée du gouverneur Grey. Ottawa, Canada, 4 février.—Lady Grenfeldt, fille aînée de lord Grey, gouverneur du Canada, est morte ce matin dans le palais du gouverneur à Ottawa. Lady Grenfeldt a succombé à une attaque de fièvre typhoïde.